

## *Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

Marie-Christine Laznik

M<sup>me</sup> P. avait inquiété l'équipe de la pmi (Protection maternelle et infantile) dès avant la naissance de Sonia. Elle y était suivie depuis la naissance de son fils aîné. L'accouchement de ce premier bébé avait été très long et douloureux pour madame. L'enfant se développa ensuite très bien. Mais dès l'annonce de cette nouvelle grossesse, M<sup>me</sup> P. avait été très angoissée, craignant d'avoir à revivre cette pénible expérience. De plus, la famille connaissait en Tunisie des conditions matérielles assez bonnes, tandis qu'à Paris ils vivaient dans un minuscule taudis où madame ne voyait pas où loger le nouveau bébé. Pour des raisons religieuses, un avortement était inenvisageable. C'est dans ce contexte que naquit Sonia, que j'ai rencontrée à l'âge de 4 mois et demi, envoyée par le médecin de pmi qui n'arrivait pas à capter son regard, pas plus que ses parents ni la puéricultrice à domicile.

---

*Marie-Christine Laznik, psychanalyste, docteur en psychologie, consultation bébés-parents du centre Alfred-Binet, cofondatrice de préaut, membre de la cippa.*

46

La mère et les deux enfants devaient partir quatre semaines plus tard pour la Tunisie pour y passer deux mois et demi. Je n'avais donc que quatre semaines pour essayer de lancer les bases du travail.

Très vite, je m'apercevrai que si l'état d'angoisse de la mère avait précédé la naissance de Sonia, son refus relationnel avait plongé la mère dans un état dépressif important. Ce refus relationnel était tellement intense que la question d'un risque d'évolution autistique s'est posée, même si la dépression de la mère pouvait évoquer une dépression du nourrisson. Je me retrouvais donc face à un doute diagnostique qui pouvait avoir des conséquences sur la technique psychothérapique à suivre. Dans un traitement précédent, le fait de ne prendre un état de retrait relationnel du bébé que comme réaction à l'état d'angoisse et de dépression de la mère m'avait fait perdre six mois de plus pour rattraper un bébé qui filait vers un autisme<sup>1</sup>.

Rétrospectivement, en reVISIONnant les films des séances de Sonia, je me rends compte que tout en rassurant la mère, j'utilisais la technique de réanimation psychique du bébé, en y faisant participer la mère. Il est vrai que le bilan sensori-moteur (méthode d'André Bullinger<sup>2</sup>) qui sera pratiqué trois mois plus tard montrera aussi des signes allant dans le sens d'un danger d'autisme.

---

<sup>1</sup> . M.-C. Laznik et M. Chauvet, « Traitement psychanalytique, d'un bébé de 3 mois à risque d'autisme et sa prise en charge concomitante en sensori-motricité », dans M.D. Amy (sous la direction de), *Autismes : spécificités des pratiques psychanalytiques. Autismes et psychanalyses, II*, Toulouse, érès, 2016, p. 163-198.

<sup>2</sup> . A. Bullinger, *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars. Un parcours de recherche*, Toulouse, érès, 2007.

### Première séance

Pendant la première séance, Sonia dort pratiquement tout le temps et madame peut me raconter ses inquiétudes concernant sa vie. En premier lieu, l'insupportable de leurs conditions de logement, qui la désespèrent, à juste titre. Elle parle ensuite du trauma de la naissance de son fils et dit combien elle aurait rêvé d'autre chose pour accueillir sa petite fille. Puis, elle raconte sa propre histoire de bébé. Comment elle avait été élevée par sa grand-mère paternelle parce que ses parents, très jeunes, n'avaient pas fini leurs études et ne pouvaient la loger dans leur habitation d'étudiant à 60 km de la maison de la grand-mère. De comment ils étaient venus la chercher à l'âge de 18 mois, quand le père avait eu un logement de fonction. Et comment ce bébé avait été si malade chez eux que les parents avaient été obligés de le ramener chez la grand-mère qui avait élevé sa petite fille jusqu'à son mariage, à 18 ans.

### Deuxième séance

À la séance suivante, Sonia est bien réveillée et madame peut nous montrer, à la stagiaire qui filme et à moi-même, combien sa fille refuse activement la relation avec elle. Ce refus est tout aussi actif quand la mère lui parle tunisien ou français. Madame tient Sonia sur ses genoux, devant elle, parfois elle la soulève pour rencontrer ses yeux. Mais le bébé détourne activement le visage, le regard triste. Il est vrai qu'il n'y a, dans cette position, aucun arrière-fond

pour soutenir le dos du bébé et nous savons, grâce aux travaux de

48

Geneviève Haag et d'André Bullinger, combien ces petits qui risquent de devenir autistes ont besoin de cet arrière-fond pour communiquer.

La mère termine ses tentatives infructueuses par un dernier : « Regarde, cou-cou, mon chéri ! » Et s'adressant à moi : « Comme ça, elle ne me regarde jamais et je ne sais pas pourquoi. »

Je ne pense pas qu'il soit utile d'observer longtemps une mère échouer, quand le refus relationnel semble si engagé du côté du bébé. En plus, il ne me reste plus que trois séances avant leur départ.

Je propose à la mère d'installer de façon confortable Sonia contre son ventre et, une fois qu'elle a un bon arrière-fond, je lui parle assise par terre, devant elle, mon visage au niveau du sien<sup>3</sup>. Grâce à la prosodie du mamanais, je sais que, même si elle a un risque de devenir autiste, elle devrait me regarder. Il y a, de nos jours, assez d'« *evidence based medicine* » pour nous assurer que même les bébés qui, plus tard, sont devenus autistes répondent à cette prosodie<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup>. Le travail du psychanalyste qui engage une thérapie avec un bébé à risque d'autisme demande de sa part une sensibilité aux moindres signes du bébé. Certains bébés ne supporteront pas une telle proximité, et c'est de plus loin que l'on pourra capter leur attention.

<sup>4</sup>. R. Cassel, C. Saint-George, A. Mahdahaoui, M. Chetouani, M.-C. Laznik, F. Muratori, J.-L. Adrien, D. Cohen, « Course of maternal prosodic incitation (motherese) during early development in autism », *Interaction Studies*, 14, 3, 2014, p. 480-496.

*Laznik, au bébé :* « On a parlé des misères que maman a vécues à la naissance de ton frère. Et la peur que maman avait tout le temps quand tu étais dans son ventre. Quand elle y pensait, tu devais sentir un choc, comme ça. Mais ce n'était pas ta faute, tu

49

sais ? Ils n'ont pas été sympathiques avec maman à la maternité. »

Sonia écoute attentivement, légèrement penchée vers moi à ses pieds. Comme elle vocalise, je lui réponds : « Ah ! bon ? Mais quand on bave comme cela, on a un peu de reflux. On va parler à ton pédiatre. On a parlé aussi du fait que tu étais née toute petite, mais tu te rattrapes. »

Il y a urgence à ce que madame puisse communiquer, elle aussi, avec sa petite fille. J'installe Sonia par terre en prenant en compte ce que les recherches d'André Bullinger nous ont enseigné : non seulement un arrière-fond, qui là est le sol, mais encore un léger enroulement du bassin, grâce au coussin d'allaitement sous la tête et à un autre, tout petit, sous les pieds et le bas de jambes. Il s'agit également de lui permettre d'unifier ses deux hémicorps, droite et gauche, grâce au coussin d'allaitement qui passe sous ses deux bras en les rapprochant, lui permettant ainsi de toucher une main avec l'autre. La psychanalyste et la mère sont par terre, aux pieds de Sonia qui peut les voir.

Ce bébé, comme bien d'autres qui ont un risque d'autisme, n'a aucun moyen de se regrouper, ni sur le plan vertical entre le haut et le bas, ni entre la gauche et la droite. Quand on pose ces bébés, ils se trouvent étalés par terre, sur la table à langer ou dans leur berceau, et ne peuvent pas entrer en communication,

ni profiter d'une prosodie de mamanaï qui s'adresserait à eux.

Il s'agit donc, en premier lieu, de leur offrir un regroupement pour ce corps, d'habitude en morceaux. Le terme « morcelé » n'est pas adéquat, car il ferait penser à quelque chose qui a été regroupé et s'est ensuite

50

mis en morceaux. Le concept de démantèlement pose le même problème.

Pour entrer en contact avec un bébé à risque d'autisme, il faut aussi prendre en ligne de compte le rythme et la distance qu'il peut supporter pour qu'un accordage, au sens de Daniel Stern, soit possible. Quand je propose cette organisation à Sonia, celle-ci me regarde mais j'ai avancé trop vite, ce qui entraîne immédiatement la fermeture des mains de Sonia, même si elle ne coupe pas le regard.

*Laznik* : « M<sup>me</sup> Laznik a avancé de trop là ! » Je continue, à la place du bébé : « Elle ne m'avait pas demandé mon autorisation <sup>5</sup> ! »

Sonia vocalise tout bas.

*Laznik* : « Tout ça ? C'est vrai ? » Sonia avance un peu sa main, qui continue toute fermée.

*Laznik* : « Tu veux donner la petite main toute fermée ? » Ma prosodie est porteuse de l'admiration

---

<sup>5</sup>. Là, c'est l'analyste qui se trompe et c'est important qu'elle puisse le verbaliser car cela permettra à la mère de s'identifier à l'analyste, qui peut se tromper, face à un bébé qui demande une telle finesse d'accordage. J'ai l'habitude de dire aux parents que nous devons devenir comme les danseuses de tango qui répondent à d'infimes informations que leur donne leur cavalier pour évoluer dans leur danse.

*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*  
amusée devant ce bébé tout habillé de rose. Sonia sourit.

*Laznik à la mère* : « Vous avez fait un bébé très souriant, vous êtes d'accord ? »

*Laznik parle à la place de bébé à la mère* : « Chouf, maman comme je suis un beau bébé ! »

*Chouf* veut dire en *dérija*, qui est l'arabe parlé dans les pays du Maghreb, « regarde ». Je m'assure auprès de la mère que cela se dit bien ainsi en Tunisie aussi.

51

*La mère à Laznik* : « Vous me rassurez. Ça va Sonia ? Avec vous, c'est très bien, cela change du tout au tout, mais avec moi... »

*Laznik à la mère* : « Je veux qu'elle soit avec vous comme elle est avec moi, tout le temps. C'est notre but. Elle en est capable mais elle a un facteur d'hypersensibilité. Je ne sais pas de qui elle l'a hérité, de papa ou de maman ? »

*La mère* : « C'est moi. »

D'une inquiétude pour son bébé qui ne la regarde pas, pour lequel elle peut craindre un handicap, la mère passe à une possibilité d'identification à l'excès de sensibilité de Sonia qui proviendrait d'elle. Ce bébé est comme elle. Ce mouvement est indispensable au début d'un traitement de bébé avec un refus relationnel et il m'est d'autant plus facile de l'obtenir que j'y crois. En effet, il y a beaucoup de bébés résilients qui peuvent supporter de regarder des mères déprimées ou anxieuses. Par ailleurs, les bébés qui vont bien et qui refusent d'entrer en contact avec une mère malade s'agrippent aux autres personnes qui proposent de s'occuper d'eux. Ce n'est pas le cas de

Sonia. Pour obtenir son regard, je dois recourir à une stratégie complexe. Tout d'abord, organiser ce petit corps en morceaux, nous ne pouvons même pas dire morcelé, car il n'a jamais été autrement. Ensuite, recourir à une stratégie mentale car elle ne répondra à mon mamans que s'il est porteur d'un certain émerveillement devant elle. « Sidération et lumière », disait Freud en paraphrasant le poète Heinrich Heine au début de son livre sur *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*<sup>6</sup>.

52

Il me semble alors important que la mère me reparle de son histoire de bébé, histoire qu'elle m'avait racontée quand sa fille dormait, à la séance précédente. Peut-être ai-je pensé que cette histoire transgénérationnelle, mise en narration, aiderait Sonia à mettre des représentations sur les perceptions inquiétantes qu'elle recevait de sa mère ?

*Laznik à Sonia* : « Est-ce que tu veux bien que maman me parle de *gida*<sup>7</sup> ? Je te regarde et j'écoute maman. »

*La mère raconte* : « En fait j'ai été élevée chez ma grand-mère. À 18 mois je suis partie chez ma mère. Ils avaient enfin de la place pour un bébé. » Le père de madame avait alors eu un poste avec un logement de fonction.

Tandis que la mère me parle, Sonia se vrille pour aller accrocher du regard la lumière du plafond qui se trouve derrière elle.

---

<sup>6</sup> . S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905), Paris, Gallimard, 1988.

<sup>7</sup> . *Gida* veut dire grand-mère en arabe et la mère m'avait dit appeler sa grand-mère comme cela.



*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

*Laznik à la mère* : « Est-ce que vous avez une idée de pourquoi votre fille s'est mise à regarder le plafond ? »

*La mère* : « Parce que nous ne nous lui parlions plus ? »

*Laznik* : « Parce qu'elle a senti votre tristesse. C'est le moment où on va raconter l'histoire du bébé qui a souffert. Vous vous rendez compte de comment elle est fine ? »

*Laznik au bébé* : « Ce n'est pas ton histoire à toi, c'est l'histoire de maman avec sa *gida* et avec sa mère à elle. »

53

*La mère* : « Du coup, j'ai été élevée chez ma grandmère jusqu'au jour où je me suis mariée. »

*Laznik* : « Vous avez sauté la tragédie. »

*La mère* : « Oui, à l'âge de 18 mois, je suis partie avec ma mère et je suis tombée malade : la fièvre, je pleure tout le temps, elle m'amène chez pas mal de médecins. Rien ne marche. Dès qu'elle m'amène chez ma grand-mère, je deviens un bébé normal. »

Il est évident que personne à l'époque n'avait pensé qu'il fallait prévoir une passation entre cette grand-mère qui tenait un rôle de mère pour le bébé et la mère qu'elle ne voyait que les week-ends. Les parents eurent d'autres enfants mais madame resta chez sa grand-mère jusqu'à son mariage arrangé, ce qui, en Tunisie, en province, reste fréquent.

trOisième séance

Au début de la séance suivante, je raconte à la mère que nous avons visionné la séance précédente

avec quelques collègues et qu'ils ont trouvé que Sonia avait des beaux gestes. La mère semble acquiescer de la tête mais me dit à quel point sa vision des gestes de sa fille est différente et combien ils l'inquiètent.

*La mère* : « Avec ses mains elle fait beaucoup de gestes toute la journée, comme ça ! » Elle mime avec son bras gauche des mouvements du bras de haut en bas.

Il y a quelques années, quand la mère de Hassan<sup>8</sup> m'avait fait part d'une observation du même genre

54

concernant la dissymétrie droite-gauche du haut du corps de son bébé, je l'avais longuement interrogée pour chercher d'où pouvait provenir ce que je croyais, à l'époque, être une projection maternelle fantasmatique négative sur le corps de son bébé. Depuis, connaissant les travaux d'André Bullinger<sup>9</sup> sur cette question ainsi que ceux de Geneviève Haag, je sais que les bébés à devenir autistique présentent ce type de dissymétrie et dans la suite de la séance, quand nous installerons Sonia par terre, malgré tous mes soins pour soutenir ses avant-bras avec un coussin d'allaitement, les mouvements que la mère avait décrits seront patents. Sonia agitera son bras droit raidi, de la tête à la taille. À l'époque où la mère de Hassan m'avait dit qu'elle trouvait que l'un des côtés de son fils était plus mou (hypotonique) que l'autre, cela aurait aussi pu s'observer dans le film, si j'avais

---

<sup>8</sup>. M.-C. Laznik, « Traitement psychanalytique d'un bébé de 2 mois, frère d'autiste, présentant des signes de danger d'une évolution autistique », *Autismes I, Psychiatrie française*, XXXXIII, 2013, p. 124-150.

<sup>9</sup>. A. Bullinger (sous la direction de), *Les effets de la gravité sur le développement du bébé. L'espace de la pesanteur*, Toulouse, érès, 2015.

voulu le voir. Mais à ce moment-là, cela m'était difficile d'accepter de le voir<sup>10</sup>.

Un autre élément important dans le traitement de Sonia a été la prise en charge de son reflux gastro-œsophagien. Comme presque tous les bébés à risque d'autisme, elle s'agrippait à ce reflux et le fait que la pédiatre de pmi ait prescrit du Mopral pour son départ en Tunisie a dû contribuer au fait qu'elle en soit revenue beaucoup plus ouverte aux personnes souriantes ; même si elle a continué à battre froid sa mère pendant quelques mois. Il m'arrive de promettre

55

à un bébé de parler à son pédiatre pour que cesse cette souffrance, à laquelle je m'aperçois que le bébé s'agrippe en coupant le contact avec moi, même si j'avais réussi à l'avoir quelques minutes plus tôt. Je souligne toujours à la mère ces pertes de contact car il est très important qu'elle entende que son bébé n'a pas des difficultés de contact qu'avec elle mais avec les humains. Combien de mères se sont plaintes d'avoir entendu de la part des psys les mieux intentionnés que leur bébé avait *un trouble de la relation mère-enfant*. Pensaient-ils alléger ainsi le diagnostic ? Le fait est que cette phrase sonnait comme une double condamnation. Dans le cas de Sonia, je soulignais à la mère que ces coupures étaient en lien avec un rattachement de sa fille à une douleur interne. Je pense que ce type de douleur peut permettre au bébé, comme la lampe du plafond, de se couper des perceptions environnantes.

---

<sup>10</sup>. M.-C. Laznik, « Traitement psychanalytique d'un bébé de 2 mois, frère d'autiste, présentant des signes de danger d'une évolution autistique », *op. cit.*

Il y a débat dans le monde neuroscientifique sur la prévalence de cette douleur chez les bébés à risque d'autisme. Certains, comme le professeur Mercadante, de l'école de médecine Paulista (université de Sao Paulo), pensent que ce serait lié à la constitution, dès l'embryon, des neurones du cerveau et de ceux du système gastro-œsophagique. D'autres, comme le neurobiologiste Yves Burnod, considèrent que le problème est que les douleurs, comme toutes les sensations, sont bien plus envahissantes chez ces bébés que chez les autres. Qu'il y a, chez eux – nous y reviendrons – un défaut de filtre. Pour nous psychanalystes, il conviendrait de se référer à l'*Esquisse* de Freud<sup>11</sup>. Mais ce n'est pas seulement

56

la douleur physique provenant de l'intérieur de l'organisme qui est vécue sur un mode superlatif, les émotions des êtres autour du bébé l'envahissent aussi. Il n'a pas non plus de filtre pour se protéger de ces émotions. Un chercheur écossais, Adam Smith, a proposé, il y a quelques années, de penser que les autistes avaient un excès d'empathie émotionnelle, les obligeant à fermer les écoutilles des canaux de perception visuelle et acoustique, ce qui avait pour conséquence de les empêcher de connaître les êtres autour d'eux – ce qui se nomme : absence d'empathie. C'est-à-dire que l'excès d'empathie émotionnelle menait à ne pas avoir d'empathie<sup>12</sup>. J'en ai parlé

---

<sup>11</sup> . S. Freud, *Esquisse d'une psychologie. Entwurf einer Psychologie*, trad. fr. S. Hommel et coll., Toulouse, érès, 2011.

<sup>12</sup> . A. Smith, « The empathy imbalance hypothesis of autism: a theoretical approach to cognitive and emotional empathy in autistic development », *The Psychological Record*, 59, 2009, p. 489-510.

*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

longuement dans un article sur Marine, une petite fille qui m'avait surprise par son excès de savoir sur la souffrance d'une mère<sup>13</sup>.

*Laznik à la mère* : « Parfois, j'ai aussi des difficultés avec Sonia. »

*Laznik, parlant à la place de Sonia* : « Il suffit que j'aie un peu mal au ventre, là je coupe. »

La mère dit qu'à la maison, Sonia regarde parfois : « Par exemple, quand je passe, elle me regarde comme ça ! Elle me suit. Avant, elle ne faisait jamais ça. Mais des fois, elle tourne encore. »

Madame va faire une démonstration de la façon dont sa fille peut encore refuser, de façon active, la relation avec elle. Elle l'installe sur ses genoux, le visage

57

face à elle. Le dos du bébé se retrouve alors dans le vide, ce qui, nous le savons, complique beaucoup la possibilité pour Sonia de rentrer en contact, comme si toute son énergie se concentrait alors pour tenir cette position difficile. La mère l'appelle, et comme tout appel il comporte sa part d'anxiété face à un possible refus. Ces bébés en danger d'autisme, du fait même de leur excès d'empathie émotionnelle, sont vite envahis par l'inquiétude maternelle véhiculée par la forme même de l'appel auquel ils ne peuvent pas répondre. Ils peuvent en revanche se tourner vers une source vocale qui porte en elle cette prosodie que

---

<sup>13</sup> . M.-C. Laznik, « Empathie émotionnelle et autisme », dans M.D. Amy (sous la direction de), *Autismes et psychanalyses. Évolution des pratiques, recherches et articulations*, Toulouse, érès, 2014, p. 369-393.

seuls la surprise et le plaisir savent créer : la prosodie du mamanais (*motherese*)<sup>14</sup>.

Dans la situation présente, plus Sonia entend l'anxiété dans l'appel de sa mère, plus elle se détourne, jusqu'à aller accrocher son regard au plafond.

*La mère* : « Coucou ma puce ! Elle est là maman. Sonia ? Oui ? Bonjour ma chérie. Tu fais quoi ? »

*Laznik à la place de bébé* : « Je regarde le plafond, maman ! »

Je ne peux pas laisser la mère sur un échec pareil, d'autant que la famille va partir pour deux mois et demi en Tunisie. Il me semble indispensable de déclencher un jeu pulsionnel entre la mère et le bébé pour leur donner un point d'appui pendant cette longue séparation. Mon but est de susciter de façon naturelle cette prosodie du mamanais chez la mère. Je sais qu'alors le regard du bébé ira dans sa direction. Il est d'autant plus inutile d'essayer d'enseigner cette prosodie aux mères que cela suscite un faux mamanais,

58

c'est-à-dire quelque chose de rapproché mais qui ne capte pas le bébé. Une émotion complexe comme l'émerveillement, qui suppose surprise et plaisir, ne se commande pas. Par contre, mon expérience m'a montré qu'une mère peut la vivre par identification avec l'analyste si le transfert est positif, ce qui suppose déjà que l'analyste puisse être en position aimante et non pas de jugement par rapport à la mère.

---

<sup>14</sup> . M.-C. Laznik et C. Saint-George, « Pulsion invocante avec les bébés à risque d'autisme », *La voix, des hypothèses psychanalytiques à la recherche scientifique*, *Les cahiers de préaut*, 10, 2013, p. 23-78.

J'installe donc le bébé sur le sol, dans le confort du coussin d'allaitement qui lui soutient la tête, les deux avant-bras, et lui relève légèrement le bas des jambes. Ce travail d'installation m'informe, après coup, que je fais l'hypothèse d'un danger d'autisme chez le bébé plutôt que de dépression en réponse à l'état d'angoisse et de dépression de la mère. Comme je ne dispose plus que de cette séance, je vais aller très vite vers une réanimation psychique du bébé, ce que je n'aurais pas fait aussi vite si j'avais bénéficié d'autres séances.

La mère et moi, nous sommes toutes les deux par terre, aux pieds de Sonia. Je mime alors un jeu de goûter le pied de son bébé et le lui propose.

*Laznik à la mère* : « Je suis sûre que ce sont des petits croissants, c'est bon ! » Dans l'état de rêverie dans lequel la vue de bébé Sonia a pu me mettre, je perçois cette délicieuse odeur sur son petit pied. Mais je sens que pour la mère, cela ne lui parle pas.

Nous discutons alors de pâtisseries. Ses préférées sont des petits triangles dégoulinants de miel. Elle en a l'eau à la bouche en les évoquant avec moi. Ensuite, quand elle goûte à nouveau le pied de son bébé, elle a la surprise d'y sentir l'odeur de ce gâteau de son enfance.

59

*La mère à Sonia* : « C'est trop bon ! Il y a du sucre là-dedans ? Il y a du miel là-dedans ? C'est bon ? Tu veux encore ? Tu me donnes le pied ? »

Dans le but d'éviter toute forme de déception chez la mère qui lui ferait perdre cette prosodie à laquelle elle arrive enfin, je lui dis : « Pas la première fois, mais cela va venir. Vous verrez. »

Comme beaucoup de mères, madame a tendance à se jeter sur le bébé pour lui faire des bisous dans le cou. Ce qui a comme conséquence un retrait relationnel immédiat chez Sonia. Quand elle lui embrasse les pieds, Sonia supporte beaucoup mieux.

Nous avons passé du temps, la mère et moi, à penser comment éviter que la belle-famille magrébine, comme toutes les autres, ne se jette sur le bébé pour le couvrir de baisers.

Les bébés banals, dits « à développement typique », ont une bonne résilience et ils font face à ce type de débordement, en y trouvant même d'une certaine façon leur compte. Ce n'est pas le cas des bébés hypersensibles en danger de fermeture. Il n'est pas utile d'employer les mots danger d'autisme auprès des parents à cet âge, cela risque de produire des effets iatrogènes. Dans les familles où il y a déjà un enfant autiste, ce sont les parents eux-mêmes qui introduisent le mot. Il m'est alors facile – parce que j'y crois – de dire qu'à cet âge-là, on leur évite ce destin.

Dans le cas de Sonia, il s'agit de proposer à la mère des formes d'affection que le bébé puisse gérer.

*Laznik parle à la place de bébé* : « Maman, vous avez vu comme j'aime ? Et ça, je peux gérer. Je peux retirer mon petit pied. »

60

*À la mère* : « Elle est très contente. » La mère acquiesce.

*Laznik à la place de bébé* : « Ça, j'aime beaucoup quand il y a ma cour qui me fait des bisous aux pieds. » Nous sommes en effet, la mère et moi, aux pieds de son altesse, ce qui fait rire la mère.



*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

*Laznik à la place du bébé* : « Quand on dit que je suis un délicieux bébé au miel, j'adore. »

La mère à Sonia, en goûtant son pied : « Oui c'est bon ? Encore ? » Madame voudrait savoir si les bisous qu'elle fait sur les pieds de sa fille plaisent à cette dernière, ce qui est très respectueux de sa part et montre qu'elle fait l'hypothèse d'un sujet chez son bébé.

Mais mon but est mis à l'envers, il me faut trouver le plaisir chez la mère et non pas chez le bébé. Je sais que c'est sa surprise devant son propre plaisir qui déclenchera la prosodie du mamanais et, pour le bébé, l'expérience de comment susciter cette jouissance chez l'Autre primordial<sup>15</sup>.

*Laznik à la mère* : « Est-ce que maman, elle aime ? »

La mère joue immédiatement le jeu : « Oui ! Oh oui ! Il est très bon ! Il y a du miel là-dedans ! »

Le bébé regarde alors sa mère, les yeux demi-clos. Pour susciter une accentuation de la surprise et du coup un mouvement plus accentué dans la prosodie, je propose à la mère de goûter l'autre pied, comme si chacun avait un goût différent. En effet, elle rentre

61

dans ce jeu et sa prosodie devenant plus mélodique, les yeux de sa fille, qui la regarde, s'ouvrent plus.

J'ai rencontré le père et la mère avant le départ pour soutenir auprès du père ce que la mère allait faire pour protéger son bébé des excès de stimulation. À

---

<sup>15</sup> . Nous verrons plus loin que Sonia découvrira assez rapidement, après son retour de Tunisie, comment déclencher le plaisir de sa psychanalyste. Pour celui de sa mère, il lui faudra bien plus de temps.

l'époque, le père ne comprenait pas bien ces demandes et restait sceptique quant à l'efficacité d'un pareil travail. Ce qui est compréhensible. Mais il voulait bien essayer de me faire confiance car il était aussi très soucieux face à l'état de refus relationnel que présentait sa fille, si différente de leur premier enfant.

J'avoue avoir été inquiète, pendant cet été, à propos de l'état dans lequel j'allais retrouver Sonia à 7 mois.

retOur De tunisie, sOnia a 7 mOis

Heureuse surprise, Sonia est souriante et détendue dès la salle d'attente. Sa mère a réussi à la protéger de la famille paternelle intrusive, comme presque toutes les familles de la Méditerranée, pour qui il est difficile de penser que certains bébés hyper fragiles ne peuvent pas passer de bras en bras sans se refermer. Nous venions de rencontrer, l'année précédente, un petit bébé napolitain à risque qui s'était fermé de façon dramatique à la suite de ses vacances familiales dans le Sud de l'Italie.

Et ma surprise et mon plaisir sont à leur comble quand je m'aperçois que le haut du corps de Sonia ne présente plus aucune dissymétrie. Elle peut même, assise sur les genoux de sa mère, s'amuser à imiter les gestes de mes mains. Je félicite la mère pour le travail qu'elle a accompli et elle me dit combien j'avais été présente dans son esprit. Elle m'a apporté une robe de

62

son pays, très moulante, comme une deuxième peau.  
Je ne peux que l'entendre comme le miroir de ce

qu'elle a expérimenté comme contenant de ce que je lui offrais.

Maintenant, Sonia est assez grande pour exiger d'aller se traîner sur le ventre par terre. Je lui offre des petits jouets et parfois, mais pas toujours, elle peut montrer une belle *attention conjointe*, allant de l'objet à mon regard et vice versa. J'en félicite et Sonia et sa mère, admirative de tous ces progrès.

*Laznik à la mère* : « Est-ce que, quand vous avez affronté la belle-famille, papa comprenait un peu ? »

« Un peu » répond la mère sur un ton de *pas beaucoup*.

*Laznik à la mère* : « Il faudra que je revoie papa pour que je lui dise toute l'admiration que j'ai pour vous, pour le courage que vous avez eu, je suis votre groupie ! »

Je ne me serais jamais imaginé avoir dit un pareil mot, que je n'avais jamais, que je sache, employé avec personne et que je n'emploierai peut-être plus dans ma vie. La relecture des films des séances permet de tomber sur des éléments inconscients du travail de l'analyste qui prennent leur sens longtemps après. En effet, s'il y a utilité à souligner ce passage, c'est qu'il éclaire, comme nous le verrons, ce qu'il va rendre possible un an plus tard.

Mais si Sonia regarde souvent son analyste et très souvent Laura, la souriante stagiaire brésilienne, elle refuse pratiquement toujours de jouer avec sa mère. Or, il faut éviter que s'installe un transfert négatif, compréhensible dans une pareille situation. En parler, en jouant, peut le dénouer.

*Laznik à Sonia* : « Maman va finir par être jalouse. Maman ne va plus vouloir t'amener. Tu regardes Laura et non pas maman. Elle va dire : "C'est terminé ! Je suis trop jalouse !" »

La mère éclate de rire à l'évocation du fait qu'après tout, c'est elle qui décide. L'outil de notre travail est le transfert positif qui permet des identifications de la mère à l'analyste. Pendant cette période, le contraste des réactions de Sonia envers sa mère et à notre égard me faisait penser que nous étions peut-être plutôt face à un refus relationnel du bébé en réaction aux difficultés de la mère.

Mais le bilan sensori-moteur selon la méthode Bullinger, qui devait être pratiqué par Muriel Chauvet, psychomotricienne, dans les semaines suivantes, donna des résultats étonnants.

### Quelques éléments

#### Du bilan sensOri-mOteur

Sonia et sa mère sont reçues par Muriel Chauvet pour un bilan sensori-moteur.

Pendant la première partie de l'examen, où il s'agit d'évaluer l'organisation du haut du corps du bébé, Sonia s'en sort très bien. Le dos bien calé contre le ventre maternel, Sonia accepte les « offrandes » que lui tend Muriel, des petits bâtons qu'elle prend d'une main comme de l'autre, en acceptant de les passer de droite à gauche, en pouvant croiser le mouvement d'un côté comme de l'autre pour aller les chercher, le tout dans la relation avec Muriel. Le bébé adorable.

Cela va dans le même sens que les jeux d'imitation de situations émotionnelles qu'elle pouvait faire

avec ses mains, dès son retour de Tunisie. Le travail de la mère pendant les vacances avait permis à son bébé d'intégrer le haut du corps, les mouvements incoordonnés avaient disparu, Sonia s'était appropriée tout le haut de son corps.

Puis, vinrent les épreuves qui examinent les relations du bébé avec le bas de son corps. Quand la sensori- motricienne mit Sonia en situation de s'intéresser à ses pieds, elle comprit que, malgré tous les efforts qu'elle pouvait déployer pour l'aider, Sonia ignorait l'existence du bas de son corps et n'avait aucune intention de s'y intéresser. Un hochet resté par terre accaparait tout son esprit mais ses pieds ne lui appartenaient pas. De même pour l'épreuve de motricité autonome. Sonia, le dos par terre, se mit à tourner comme les aiguilles d'une montre, les bras collés au sol en croix, incapable du moindre enroulement non seulement du bassin mais même du haut du corps. Dans cette position, elle était tout à fait absente. Dans le langage proposé par André Bullinger, elle n'avait aucun moyen de s'organiser contre la force gravitationnelle. Or, ces difficultés se retrouvent, entre autres, chez les bébés qui commencent à développer un autisme et pas tellement chez les bébés qui ont présenté un refus relationnel en réponse à une dépression maternelle.

Dans les mois qui suivirent, Sonia se montra chaque fois plus attentive à son analyste, avec qui elle découvrit dans un grand bonheur le jeu de la dinette. Elle adorait me donner à manger avec une petite assiette et une cuillère. Bien sûr, ce cadeau oral trouvait toujours ma surprise et mon plaisir, ce qui

comblait Sonia de joie et la menait à recommencer d'innombrables fois le même manège. Le besoin

même de recommencer aussi souvent ce jeu d'offrir un délicieux mets à la pulsion orale de l'autre, en l'occurrence son analyste, indique que l'enfant ressent le besoin impérieux de travailler pour que reste ouvert dans son psychisme le frayage de cette expérience d'intense plaisir. Il s'agit là, pour l'enfant, d'un moyen de se soigner. Dans ce jeu répétitif, elle expérimente d'innombrables fois le plaisir du plaisir intense de l'autre qui va lui permettre, au fur et à mesure, de supporter certains déplaisirs sans se fermer. Les bébés « typiques », même si ce genre de jeu les amuse un temps, ne ressentent pas le besoin de le faire et de le refaire. Ce sont les bébés en danger d'évolution autistique qui en ressentent le besoin, car ils perçoivent que cela les soigne. C'est cette répétition, qui pourrait paraître lassante pour celui qui ne connaît pas les difficultés auxquelles ce type de bébé est confronté, qui est garante d'une non-rechute du bébé.

Mais Sonia ne jouait à cela qu'une ou deux fois par semaine, avec moi et sa sensori-motricienne, qui avait en plus d'autres buts à atteindre du point de vue de l'oralité très défaillante de ce bébé. Pendant plusieurs mois, ce jeu n'existait que dans ses séances et surtout pas avec sa mère, malgré de nombreuses tentatives de notre part et de la sienne.

Cela présentait deux problèmes : non seulement la situation était terrible à vivre pour la mère sur le plan transférentiel, être transformée en porte-bébé pour que son enfant ne s'amuse qu'avec la *grand-mère* – comme la mère l'avait vite nommée, dans une

situation de répétition de ce qu'elle-même avait mis en place au même âge, entre sa mère qu'elle avait rejetée et la grand-mère qu'elle adorait. Mais encore cela me privait d'une cothérapeute

66

indispensable pour le travail, car ces bébés ont besoin de faire l'expérience du plaisir de l'autre non pas une ou deux heures par semaine, mais de multiples fois tous les jours pour que leur système de protection contre toute émotion trop forte ne les mène pas à se fermer. Quand ils découvrent ce jeu avec leur mère, même sans qu'on le leur demande, ces dernières se mettent à y jouer des heures durant dans la première année de vie de leur bébé, parce que c'est plaisant.

cOmmen t sONia est rentrée

Dans le jeu pulsionnel avec sa mère

Au bout de plusieurs semaines durant lesquelles Sonia ne nourrissait que sa psychanalyste, je décide un jour de jouer une scène de grande jouissance orale, qui prendra, par la suite, le nom de la scène du couscous.

Mon but est de susciter chez madame une grande surprise et un plaisir tout aussi grand. Ce que le poète Heine avait intitulé « sidération et lumière <sup>16</sup> ». Je prends la dinette avec laquelle nous jouons, Sonia et moi, depuis des semaines, et je m'applique, de façon minutieuse, à préparer un couscous à la marocaine. La mère sait que je vais souvent au Maroc. Je commence par faire revenir l'oignon avec les raisins secs, ce qui dégage, de ma dinette en plastique, une délicieuse

---

<sup>16</sup> . S. Freud, *Le mot d'esprit et ses relations avec l'inconscient*, *op. cit.*

odeur imaginaire sucrée qui nous régale déjà, la mère et moi. Je prépare ensuite mes légumes, en les nommant un à un. Le pas suivant est de bien faire cuire la semoule de couscous à la vapeur pour ensuite la rouler avec du beurre. Après, je découpe le poulet

67

invisible en petits morceaux pour les faire revenir avant que de monter mon magnifique couscous, décoré de ses légumes et surmonté des raisins revenus avec les oignons qui embaument toute notre pièce. La mère et moi, nous avons l'eau à la bouche.

Je nourris alors la mère avec une cuillère, ce qui la met au comble de la joie. Elle trouve, il fallait s'y attendre, que ce couscous est une merveille et sa voix produit une superbe prosodie de mamanaï, avec la montée due à la surprise et la descente au plaisir. Sa petite fille regarde alors émerveillée sa mère prendre un tel plaisir inattendu. Immédiatement, elle me prend l'assiette et la cuillère des mains et veut nourrir elle-même sa mère. La voix de la mère redouble de surprise et de plaisir.

De ce jour, la petite fille ne refuse plus de regarder sa mère. Au contraire, elle tient à nourrir non seulement cette mère qui n'est pas avare de son plaisir, mais encore toutes les aides puéricultrices de sa crèche. La chance veut que toutes ces dames adorent se faire nourrir par la petite fille.

Le troisième temps du circuit pulsionnel est répété des centaines de fois et Sonia ne refusera plus le lien. Elle est rentrée dans ce que les lacaniens appellent *l'aliénation*. Pour le grand bonheur de sa mère et de sa psychanalyste, qui en oublie qu'il faut



*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

aussi que se mette en place *la séparation* pour qu'un sujet puisse se constituer.

Nous avons le film d'une magnifique scène où Sonia, après avoir encore une fois nourri sa mère qui ne se lasse jamais, monte sur les genoux de cette dernière et regarde en arrière pour contempler son image ainsi érigée dans le miroir. À l'époque, la stagiaire qui filmait était une psychanalyste professeur de psychologie au

68

Brésil et férue de stade du miroir. Quel ne fut pas son bonheur en voyant enfin Sonia se tourner non seulement vers son image dans le miroir mais aussi, d'un air malicieux, vers ces dames qui semblaient si heureuses de la voir se regarder.

Toutes ces réjouissances peuvent peut-être rendre compte de la raison pour laquelle je ne m'inquiétais pas quand, à 18 mois, il fallut bien se rendre compte que Sonia ne parlait toujours pas. En réunion d'équipe, il fut décidé que l'on essaierait de rajouter une orthophonie à la double prise en charge déjà existante, psychothérapie et sensori-motricité.

Une forme particulière D'attachement insécure

À partir du moment où Sonia découvrit le bonheur de jouer avec sa mère, elle ne put plus supporter d'en être séparée un seul instant. Cela gênait beaucoup la sensori-motricienne pour son travail corporel avec elle. Mais toute tentative de mettre la moindre distance était vécue comme un arrachement. Au climax de cette période, même la mise en crèche pouvait poser des problèmes. Je ne

m'en affolais pas car j'avais vu bien d'autres bébés, présentant au départ un refus relationnel intense, traverser un moment semblable. Et puis, dans le travail psychothérapique, le fait que le bébé ressente le besoin de rester en contact direct avec le corps maternel n'empêche pas le travail.

C'est le père le premier qui vint nous parler de l'impossibilité de jouer son rôle, de coucher sa fille dans son lit. Sonia ne dormait que dans les bras de sa mère dans le lit conjugal, le père sur un petit matelas par terre. Il

69

lui était aussi tout impossible de garder sa fille un court moment pour que la mère puisse aller à la boulangerie au coin de la rue. Les hurlements de Sonia, qui s'entendaient de la cour, faisaient rebrousser chemin à la mère. Plusieurs consultations pour les deux parents, avec et sans Sonia, ne donnèrent aucun résultat, sauf à mettre en lumière la crise grave que connaissait le couple et que la mère attribuait aux conditions d'insalubrité dans lesquelles la famille vivait. La demande de relogement, déposée par la mère depuis longtemps, ne devait aboutir que l'année suivante.

Ce fut dans ce contexte que je croisais Muriel Chauvet dans les escaliers. Elle me dit qu'elle en avait marre de voir Sonia n'émettre que des « hin-hin » ventraux en n'articulant aucun son, se contentant de sucer sa langue. En plus, Sonia n'avait aucun pointage, et se contentait d'indiquer des directions avec son bras, le poing fermé.

Cette conversation fut une révélation de ce que je ne voulais pas voir. J'étais trop heureuse du lien

*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

permanent qu'elle avait avec sa mère. Sonia était aussi en lien avec les autres, à condition de rester souvent collée à sa mère, même si en séance cela lui arrivait de la quitter un moment pour jouer avec moi.

Je dus me rendre à l'évidence que si cette petite fille n'allait pas devenir autiste, elle risquait néanmoins d'être dans le spectre autistique du D<sub>sm</sub> 5, sous la rubrique « non spécifique<sup>17</sup> » et « déficitaire » en plus. Il n'y avait vraiment pas de quoi être fière.

70

Sonia avait 21 mois quand je décidai de prendre ce problème à bras-le-corps. D'autant que pour des raisons logistiques la mise en place de l'orthophonie tardait. Elle ne devait se mettre en place que pour ses 2 ans.

Comment Sonia se mit à parler

Je commençai par travailler, de façon classique, sur la peur de Sonia de parler en supposant un lien avec un excès de pulsion sadique-orale. Depuis un certain temps, Sonia aimait bien quand nous jouions avec un crocodile dont la dangerosité de la grosse bouche dévoratrice était contredite par la douceur de la peluche dont tout son corps et même ses dents étaient faits.

*Laznik* : « Ah ! Il va manger M<sup>me</sup> Laznik ce crocodile ! Oh ! Regarde ! Il a mangé toute la main de M<sup>me</sup> Laznik ! Oh ! Le coquin ! » Et je cachais ma main

---

<sup>17</sup> . Dans le D<sub>sm</sub> 5, dont il n'y a pas lieu ici de juger de la pertinence ou non, les anciennes psychoses infantiles de la classification française prennent ce nom de « non spécifiques », mais se retrouvent dans le spectre autistique.

fermée dans la manche de ma veste de la même façon que Sonia quand elle pointait quelque chose. La disparition de cette main intéressait Sonia, collée à moi pour suivre toute la péripétie. Car la main réapparaissait rapidement.

*Laznik* : « Oh ! Voilà la main de M<sup>me</sup> Laznik ! Il va la manger encore ? »

En effet, Sonia aimait beaucoup ce jeu. Mais la seule réponse que j'obtins fut ce « hin, hin, hin » ventral, accompagné du suçotement de la langue et du pointage avec la main recroquevillée qui avaient tellement inquiété Muriel Chauvet. À bout de ressources, je me vois dans le film passer de psychothérapeute au rôle de maîtresse d'école.

71

*Laznik* : « Tu dis “encore” ! Car *Hin-hin-hin*, M<sup>me</sup> Laznik, elle ne comprend pas. »

Comme on pouvait s'y attendre, cette pédagogie n'eut aucun effet, sinon d'être un indicateur de mon exaspération face à ce mutisme qui ne cédait pas.

Ce fut une séparation avec la mère, sortie du bureau par hasard, qui allait permettre à Sonia de commencer à parler.

À une des séances suivantes, je transmets à la mère le message de notre secrétaire qui souhaite la voir avant son départ, c'est-à-dire avant la fin de notre séance. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il s'agit d'essayer encore une fois de trouver un créneau pour la séance d'orthophonie. N'arrivant pas à mettre Sonia au langage, j'imagine que cette dernière y arrivera mieux. Mais les tractations pratiques pour y parvenir prendront encore trois mois et dès cette séance, elle commencera à parler.

Madame prévient sa fille : « J'arrive, j'arrive, je vais voir la secrétaire. » Sonia se met immédiatement à pleurer mais la mère accepte d'essayer de me la laisser comme je le lui propose.

*La mère* : « J'arrive tout de suite. Je reviens Sonia, je reviens ma chérie. »

Je console Sonia : « Elle revient, elle a juste été voir la secrétaire. Elle revient, maman. » Et je lui propose de jouer avec un vieux jeu Fisher Price où l'on peut faire apparaître et disparaître des petits personnages de Disney. À ma grande surprise, Sonia se calme tout de suite et est enchantée de ce jeu. Elle veut bien même répéter avec moi « bonjour » et « au revoir » pour scander l'arrivée et la disparition des personnages. Dans son bonheur, elle consent aussi à répéter derrière moi « bonjour Donald » puis « au revoir Donald » et

72

ainsi de suite pour les divers personnages du jeu. Mais il ne s'agit là que d'une écholalie.

La mère revient dans le bureau mais Sonia est trop occupée à son jeu pour lui prêter la moindre attention.

Je rajoute alors un autre jouet un peu semblable où l'on peut faire apparaître et disparaître des petits personnages dinosaures en appuyant sur des formes géométriques. Et là, d'elle-même, Sonia énonce des mots que je n'ai pas prononcé.

*Sonia* : « Papa ! Dodo ! »

Sur le moment, je n'ai pas compris la portée de ces deux signifiants énoncés sur un mode impératif.

*Laznik* : « Alors c'est papa et maman, le garçon et la fille ? »

*Sonia* : « Ouvre ! Papa ! »

*Laznik* : « On va ouvrir le papa, donne ta main. Il dit : “Bonjour, je suis le papa.” Tu lui dit bonjour ? »

*Sonia* : « Bonjour, papa... Dodo ! »

*Laznik* : « Ah ! Tu es un numéro, toi ! (et à la mère) : Vous voyez, elle rentre dans le jeu ! »

Si nous pouvions nous réjouir, la mère et moi, d'entendre enfin le son de sa voix, ce n'est qu'en revisionnant la bande et en la déchiffrant que l'importance des deux signifiants à l'impératif, « Papa ! Dodo ! », nous apparut. Les premiers mots de Sonia reprenaient la scène de tous les soirs où son père essayait de la séparer de sa mère en disant : « Sonia, dodo ! »

Nous découvrîmes donc, dans l'après-coup, que cet impératif paternel pouvait la soutenir pour son entrée dans le langage, au moment même où une séparation réelle d'avec le corps de la mère avait été mise en scène.

73

Il devint évident pour la mère et moi que cette séparation temporaire lui permettait de parler. Même si cela ne lui était pas facile, la mère accepta, à chaque séance d'une heure, de sortir cinq à dix minutes de la séance. Sonia grogna un peu au début, puis accepta plutôt bien ce moment où elle parlait mais aussi dessinait des familles de poissons avec notre stagiaire.

La mère pouvait revenir sans que Sonia cesse d'émettre des mots. Mais ce début de langage n'avait pratiquement lieu qu'en séance et ne commençait qu'après le départ de sa mère. À quelques moments,

*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

le « hin-hin » pouvait réapparaître mais les séances étaient chaque fois plus loquaces.

Puis survint la séparation des vacances de Noël. Quelle ne fut pas ma surprise en retrouvant une Sonia très élégante, comme pour une fête, mais dans les bras, agrippée à sa mère. Après un temps de retrouvailles, je commence à anticiper le temps de la séparation.

*Laznik* : « Tout à l'heure, maman va sortir un peu et nous, on va dessiner. »

*La mère* : « D'accord ? »

*Sonia*, en s'agrippant encore plus fort au cou de sa mère : « Maman ! Maman ! »

*Laznik* : « Tu te rappelles ? Nous on fait des dessins. Maman nous laisse un moment donné et nous on dessine. Tu te rappelles ? »

*La mère* : « Tu pourras dessiner, Sonia ? »

*Sonia* : « Non ! »

La mère nous fait alors entendre son ambivalence en proposant à Sonia, qui n'a pas 2 ans, de l'amener au centre, de partir et de revenir la chercher après la séance, car elle serait « assez grande ». Madame fait cela avec son fils aîné qui est en thérapie.

74

Pendant tout un temps, nous négocions avec Sonia cette séparation, mais elle n'en veut rien savoir. Le temps passe et, à un moment donné, il me semble nécessaire de remettre cette séparation de quelques minutes, entre la mère et l'enfant, en scène.

*Laznik à Sonia* : « Maman va de l'autre côté de la porte et après elle revient. »

Laznik à la mère en s'approchant pour prendre Sonia dans les bras : « Vous pouvez y aller. »

En touchant Sonia, je m'aperçois que la mère ne lâche pas et c'est dans un arrachement que je me retrouve avec Sonia hurlant dans mes bras. Tandis que la mère sort, pendant cinquante-deux secondes, qui paraissent une éternité, Sonia hurle.

*Laznik à Sonia* : « Elle revient maman, elle revient. Oui ! Elle revient ! »

Sonia en reprenant son souffle : « Ma maman ! »

*Laznik* : « On joue un petit peu et elle revient. On va dire bonjour à ceux-là. Bonjour Donald ! »

Nous retrouvons le jeu Fisher Price où l'on peut faire apparaître et disparaître les personnages. Immédiatement, Sonia est apaisée, comme si rien ne s'était produit. Elle joue, parle et dessine d'abondance.

Mais je suis effarée par la violence de la scène qui vient d'avoir lieu. J'avoue que pendant les cinquantedeux secondes avant qu'elle ne se calme, je me suis demandé quel métier je faisais là qui obligeait à en venir à un pareil extrême. C'était la première fois, dans ma longue carrière, que je séparais un petit de sa mère et j'espère ne plus avoir à vivre un pareil arrachement.

À notre grande surprise, le langage s'installa de façon définitive chez Sonia dès cette séance. Elle se mit à parler à la maison, à la crèche, partout et chaque

fois mieux. Elle put aussi accepter, mais pas toujours, d'être séparée de sa mère pour rejoindre son lit sous l'injonction de son père. L'orthophonie commença



*Traitement conjoint d'un bébé avec sa mère de 4 mois à 2 ans*

quelques semaines plus tard. Elle y va avec son père et s'y régale toujours. Du pur bonheur.

Ce qui permit à Sonia de tirer un si grand profit de cette scène d'arrachement est sûrement lié à la façon positive avec laquelle la mère reçut la manière dont je la privais de son enfant.

Souvenons-nous que cette privation a lieu sur un fond d'amour de transfert réciproque. C'est à une mère dont je suis la « groupie » que je retire, pour quelques minutes, l'enfant. Si ce fond d'admiration et d'estime n'existait pas, la mère aurait pu ne plus revenir. Mais surtout, cet acte de *privation réelle* n'aurait pas opéré. Il faut penser que la psychanalyste était là en place de ce que Lacan appelle le père réel, celui qui prive la mère de son enfant, tout en étant, par ailleurs, quelqu'un qui lui donne de l'amour.

Quelques mois plus tard, il nous sera possible d'entrevoir pourquoi madame ne pouvait pas laisser son mari occuper cette place de père réel, dans ce double aspect.

En tout cas, le vécu que la mère eut de cette scène violente fut si positif que sa fille trouva moyen de symboliser la question de la séparation mère-petit de façon remarquable. le livre *Des mères Qui cherchent leurs bébés*

À la séance suivante, Sonia arrive de la salle d'attente avec un livre que je n'avais jamais vu. Un  
76

adorable livre, où, à chaque page, une maman animal cherche son petit, caché derrière quelque chose : un arbre, un buisson, une pierre. Chaque mère animal qui cherche son petit, un peu inquiète, finit par le localiser

et ce sont des retrouvailles tendres. Sonia me le met dans la main et m'ordonne de le lire.

*Laznik* : « L'éléphant dit : "Mon bébé, où es-tu ?" Le voilà ! Il était caché ! »

Face à la retrouvaille du bébé et sa maman, Sonia rajoute : « Bisous ! »

*Laznik* : « Ils font des bisous ! »

Nous lisons ensemble une partie du livre, où différentes mamans cherchent leur bébé. Puis, Sonia trouve que cela suffit, arrache le livre de mes mains, le donne à sa mère et ordonne :

*Sonia* : « Maman ! On va lire ! »

*La mère* : « Ah ! Crocodile ! Ils se retrouvent. »

Sonia passe à la page suivante : « Potame ! C'est popotame ! Bébé ! »

À chaque séance, Sonia tient à passer un temps à lire ce livre remarquable sur la rencontre et l'amour mère-enfant, rencontre qui suppose une séparation pour avoir lieu.

Deux mois plus tard, une rechute

Le développement de Sonia et de son langage nous semblait de bonne qualité quand une rechute inattendue survint deux mois plus tard.

En allant les chercher dans la salle d'attente, je trouvai Sonia sur les genoux de sa mère, suçant sa langue, la main à nouveau recroquevillée dans la manche. Pour toute réponse à mes avances, j'entendis

77

à nouveau ces « hin-hin » qui avaient disparu depuis des mois.

Dans la séance, la mère raconte qu'elle est très inquiète, que sa fille est comme cela depuis le matin, que personne n'y comprend rien. La veille encore, elle parlait normalement. Je demande à la mère si un événement est survenu entre la veille et le matin.

En effet, raconte la mère, elle a crié très violement contre le père la nuit précédente. Il avait comme d'habitude mis Sonia dans son lit, mais elle pleurait. Comme cela s'était passé plusieurs fois, le père demanda à la mère de ne pas intervenir et de le laisser gérer la situation. Là-dessus, Sonia avait vomi. La mère, prise d'une rage folle, traita le père de tous les noms, l'accusant de ne pas être un père mais un monstre. Et Sonia termina la nuit dans les bras de sa mère.

Je pris alors clairement la défense du père en disant que ce n'était pas pour cela que Sonia avait vomi et qu'elle aurait pu aussi vomir dans les bras de sa mère. Que le père avait joué son rôle de père : séparer Sonia de sa mère. J'affirmai que la rechute de Sonia, qui ne parlait plus, était liée à cette attaque contre le père.

Tandis que Sonia jouait dans le placard avec ses jouets, madame confia une rêverie-désir : elle souhaitait que sa fille reste pour toujours avec elle.

*Madame* : « Sonia restera toujours avec maman ! Du coup, Sonia, quand elle grandira, elle restera avec maman ! »

Par chance, la stagiaire filmait à ce moment-là mon visage, qui, par une mimique, mit en scène l'horreur d'une pareille proposition.

*Laznik* : « Vous ne voulez pas qu'elle se marie ? »

*Mère* : « Non ! »

*Laznik, théâtrale* : « Quelle horreur ! Il faut qu'elle devienne vieille fille ? Oh là, là ! La pauvre ! Toute rabougrie ! »

La mère, riant, amusée de mes mimiques : « Si elle comprend, elle va me tuer ! »

Comme si les enfants n'entendaient pas ce que disent les adultes.

La mère raconte alors comment elle a dormi, jusqu'à son mariage, dans les bras de sa grand-mère, délaissée par son mari. Le grand-père travaillait en France. Même s'il envoyait ce qu'il fallait tous les mois, il ne venait que tous les deux ou trois ans en Tunisie pour lui refaire encore un enfant qu'il ne voyait même pas naître. Pour sa grand-mère, les hommes ne valaient rien. La grand-mère lui avait toujours dit qu'elle ne se marierait pas et qu'elles resteraient toutes les deux ensemble pour toujours. Ce projet était présenté à la petite fille, et ensuite à l'adolescente, comme la garantie du bonheur puisque cela la protégerait des hommes.

Nous parlons du dépit que cette grand-mère ressentait envers eux et, du coup, de l'impossibilité pour madame de profiter de son mari, malgré le fait qu'il soit attentif et s'occupe bien d'elle et des enfants.

C'est dans ce contexte qu'il faut entendre la décision du père de madame de la marier à 18 ans avec un cousin, issu de germain, vivant en France. Il s'agissait d'arracher sa fille des bras de sa propre mère.

À partir de cette séance, Sonia reparla normalement. Il n'y eut plus jamais de régression de la sorte. Le langage de Sonia devint meilleur que celui des enfants de son âge à la crèche.

Il fut aussi possible pour madame de commencer à envisager la possibilité d'une thérapie personnelle, ce

79

à quoi elle se refusait jusqu'alors, tout en pleurant son malheur à qui voulait bien l'entendre. Elle était prise entre la loyauté à cette grand-mère qui l'avait élevée, sûrement avec amour, et un savoir, certes inconscient, sur le dommage que cet amour exclusif et possessif avait pu lui causer. À la génération suivante, Sonia s'était retrouvée prise, à son tour, dans ce fantasme étouffant duquel elle se protégeait par la niaiserie, aucune place tierce ne pouvant venir s'y dessiner.

À partir de cette séance, la place tierce devint possible, Sonia put commencer à s'opposer à sa mère, en évoquant son père.

« maintenant, tOut est papa », Dit la mère

Une moto passe dans la rue. Sonia sursaute immédiatement même si le bruit n'est pas proche. Elle gardera, comme presque tous les bébés qui ont couru un risque d'autisme, une hyperacousie qui ne s'estompera qu'avec le temps. Nous avons connu un exemple du même type chez un bébé à risque d'autisme qui s'en était sortie à l'âge de 2 ans. Ainsi Katarina<sup>18</sup>, vers 3 ans, était devenue une adorable petite fille à l'école, vivante, intelligente, capable de se faire des amis. De son passé de risque d'autisme, elle avait cependant gardé, pendant toute sa première

---

<sup>18</sup>. M.-C. Laznik, M. Chauvet, « Traitement psychanalytique, d'un bébé de 3 mois à risque d'autisme et sa prise en charge concomitante en sensori-motricité », *op. cit.*

année de maternelle, une hyperacousie qui faisait du bruit de la cantine une torture. Sa mère venait donc la chercher tous les jours pour le repas de midi. L'année suivante, elle pouvait déjà supporter ce même bruit.

80

Son manque de filtre, comme dit Yves Burnod<sup>19</sup>, avait été compensé par ce que les neuroscientifiques appellent un « apprentissage ».

*Sonia*, qui écoute au loin le bruit d'une moto : « C'est papa ! »

*Laznik*, empathique : « La moto ? Tu as vu le bruit qu'elle a fait ? Un grand bruit ! »

*Sonia* : « Un grand bruit, la moto ! »

*Laznik* : « Cela fait peur, des bruits comme ça ! »

*Sonia*, encore inquiète, à sa mère : « Maman ! Le vélo ? »

*La mère* : « N'aie pas peur, ma chérie. »

*Laznik* : « Une moto. Un gros vélo avec un moteur, cela s'appelle une moto. »

*Sonia* : « C'est une moto le vélo ! C'est papa ! »

*Laznik* : « Papa, il a une moto ? »

*La mère* : « Non. »

*Laznik* : « Papa il a un grand camion, papa. »

Le père conduit en effet une grue. Pendant ce temps, *Sonia* s'est rapprochée de sa mère, pour se rassurer. Celle-ci en profite pour refaire les couettes de sa fille. *Sonia*, en empêchant sa mère de lui toucher les cheveux : « Non ! »

*La mère* : « Tu ne veux pas que je touche tes cheveux ? »

*Sonia* : « Non ! »

---

<sup>19</sup>. Cf. Y. Burnod, « Regards croisés entre un biologiste et une psychanalyste », dans cet ouvrage, p. 85-96.

*Laznik, en riant* : « Elle commence à avoir une vraie petite personnalité. Il va falloir compter avec. »

Sonia, qui est partie vers le placard des jouets, continue son explication : « Le chouchou, maman ! Il (ne) faut pas (que) tu touches le chouchou ! »

La mère, amusée, la relance : « Il ne faut pas toucher le chouchou ? » *Sonia* : « Non ! »

*La mère* : « C'est qui, qui t'a acheté le chouchou ? »

Sonia, aussi sec : « C'est papa ! »

La mère nous raconte que maintenant, tout ce qui est bon, « c'est papa ». Mais cette opposition de Sonia que la mère supporte assez bien, en ayant au clair que c'est un progrès chez sa fille, ne les empêche pas de vivre des vrais moments de retrouvailles affectueuses, surtout autour du petit livre des mamans-animaux sauvages qui cherchent leurs bébés, livre qui a toujours autant de succès auprès de Sonia.

Sonia, qui apporte le livre à sa mère, ordonne : « Maman, elle va lire ! » La mère lit : « Je crois que j'ai perdu mon bébé. "Coucou ! Je suis là", dit le petit singe. Ils font quoi tous les deux ici ? » *Sonia* : « Un bisou ! »

*La mère* : « Et ici ? Où est parti mon bébé ? "Coucou ! Je suis là", dit le petit crocodile. »

*Sonia* : « Un bisou ! »

*Mère* : « Un bisou ! »

Sonia se tourne alors vers moi, en se souvenant du crocodile en peluche, qui avait été un personnage important dans le travail psychothérapeutique : « Où est todile ? »

*Laznik* (à la place du crocodile) : « Je suis là ! »

*Sonia* : « Il est là ! » Elle et sa mère font un câlin avec le crocodile en peluche.

82

Il convient de remarquer pour conclure que le tableau de Sonia n'est pas fréquent : un bébé, ayant présenté un risque d'autisme et en étant sorti, qui a ensuite présenté des signes de ce que le Dsm 5 nomme « non spécifique » et correspondant à ce que la pédopsychiatrie française appelait « psychose infantile », dans son cas avec déficit intellectuel.

Nous sommes donc passés par deux étapes successives de son traitement. Pour commencer, la réanimation consistant à lui créer un appétit aux échanges pulsionnels, tout d'abord avec sa psychanalyste et ensuite avec sa mère. La répétition du plaisir à trouver le plaisir de sa mère lui a permis de s'aliéner dans le désir de celle-ci. Si cette aliénation dans le désir de l'Autre est indispensable pour qu'un moi puisse venir se constituer, le cas de Sonia nous enseigne qu'elle n'est pas sans danger si les choses en restent là. Ensuite, il a fallu découvrir comment rendre possible une séparation de l'enfant et de la mère permettant à Sonia d'advenir comme sujet. Nous ne dirons jamais assez que, pour les bébés à risque d'autisme, ce travail de psychothérapie avec un analyste doit être couplé avec celui d'un(e) psychomotricien(ne), introduit aux concepts d'André Bullinger, pour que ce petit corps coupé entre la droite et la gauche, entre le haut et le bas, puisse se construire. Nous savons que ces concepts joignent les travaux de Geneviève Haag sur le corps dans l'autisme.



